

Buffet Poétique à Frontignan



À la santé des poètes

& buffet

BUFFET POÉTIQUE À FRONTIGNAN

14 février 2025

Dominique Aussenac, Anne Barbusse, Malaurie Bellocq, Frédérique Boury, Jean-Claude Boyard, Jean-Frédéric Brun et Elisabeth Brun-Micallef, Catherine Bruneau, Roselyne Camélio, Catie Canta, Éric Chassefière, Quine Chevalier, Héloïse Dautry et José Terral, Anne-Marie Jeanjean, François Mégard, Jacques Merceron, Florence Monferran et Benoît Blancheton, Régine Nobécourt-Seidel, Manuela Parra, Gisèle Pierra, Agnès Portes, Janine et Yves Rabat, Marie-Agnès Salehzada, Patricio Sanchez, Fabienne Schneider, William Southwell, Pascale Thomas, Michel Turiel.



Harpe : Héloïse Dautry
(<http://heloisedautry.com/>)

Thème : L'AMOUR

Auteurs des poèmes lus
(*lus par l'auteur en l'absence de mention contraire*)

Aussenac Dominique	3
Banville Théodore de, <i>lu par Florence Monferran</i>	26
Barbusse Anne	5
Bellocq Malaurie	7
Boury Frédérique	8
Boyard Jean-Claude	9
Brun Jean-Frédéric	10
Bruneau Catherine	13
Chassefière Éric	18
Chedid Andrée, <i>lu par Fabienne Schneider</i>	35
Chevalier Quine	20
Desnos Robert, <i>lu par Florence Monferran</i>	27
Ech-Ardour Pierre	21
Guillevic Eugène, <i>lu par Fabienne Schneider</i>	36
Helme Danielle	23
Jaroschek Ida, <i>lue par Manuela Parra</i>	28
Jeanjean Anne-Marie	23
Joubert Jean, <i>lu par Jacques Merceron</i>	25
Kanié Anoma, <i>lu par Janine Rabat</i>	31
Marie Noël, <i>lue par Roselyne Camelio</i>	16
Michel-Ange, <i>lu par Gisèle Pierra</i>	29
Mistral Frédéric, <i>lu par Jean-Frédéric Brun</i>	10
Nerval Gérard de, <i>lu par Jacques Merceron</i>	25
Nobécourt-Seidel Régine	27
Pouliquen Jean-Luc, <i>lu par Roselyne Camelio</i>	17
Rabat Janine	30
Racine Jean, <i>lu par Janine Rabat</i>	31
Ramonéda Joseph, <i>lu par Éric Chassefière</i>	19
Salehzada Agnès	32
Sanchez Patricio	34
Thomas Pascale	36
Turiel Michel, <i>lu en dialogue avec Catherine Bruneau</i>	39

DOMINIQUE AUSSÉNAC

L'Amour, incarné, charnel, carnivore, est !

C'est un morceau de viande.
Un morceau de viande suspendu dans les airs.
Non pas suspendu avec une esse.
Vous savez cette esse incommensurable fréquentant les chambres froides,
les mots fléchés, ainsi que les croisés.
Une esse immanquablement pointue.
Une esse qui crisse comme un ongle, une craie qui se brise au tableau.
Donc pas d'esse. Pas de croc de boucher.
En fait, c'est même pas une photo, non plus.
Plutôt un genre, une espèce d'icône très proche, très proche d'un rêve, d'un
voyage onirique, avec une moustache postiche, un zeste de Méliès.

L'Amour, incarné, charnel, carnivore, est !
C'est un morceau de viande lévitant dans les airs.
Oui, c'est ça, lévitant.
Lévitant dans une sorte de félicité de la chair, à la fois incarnation et
réincarnation, je sais pas si vous le sentez ?
Je sais pas si vous le voyez ? Je sais pas si vous l'éprouvez ?

L'Amour, incarné, charnel, carnivore, est !
C'est un morceau de viande.
Un cœur,
De la bidoche à sanctifier.
Une côte de bœuf.
Une côte de bœuf toute persillée.
Et du doigt, l'on effleure son gras et le mot persil
que les eunuques prononcent sans l final,
comme un merci couvert de fleurs, à leur bourreau.

L'Amour, incarné, charnel, carnivore, est !
C'est un morceau de viande radioactif et énucléé.
Pourquoi énucléé, je ne sais pas ?
Je peux pas vous dire ?
C'est comme ça.
C'est comme ça dans les livres et les textes sacrés,
on y parle de viande sans vraiment en parler.

Un peu comme l'impuissance de Dali, on en parle, on en parle, on en parle pas !
Était-t-elle avérée ? Pareil pour l'érotomanie supposée de Gala !

L'Amour, incarné, charnel, carnivore, est !

C'est un morceau de viande.

De l'Angus, de l'Aubrac, du taureau Muria
de la ganaderia de Don Diego de la Vega.

C'est une viande qui de son vivant a pâturé.

Pâturé, oui, Madame ! Pâturé, oui, Monsieur !

Pâturé dans les jardins d'Éden,

pâturé dans les prés d'îles sauvages et étranges où seul Ulysse a accosté.

Pâturé dans la brume et bu tant d'eaux de vie à des sources féériques recouvertes
de neige, de givre, à moins qu'elles n'aient été pétrifiées.

L'Amour, incarné, charnel, carnivore, est !

C'est un morceau de viande

qu'on évoque dans *Le Dialogue des Carmélites*,
celui de Bernanos où l'on s'étonne de l'âme, de l'âme du corps.

D'ailleurs regardez l'os, il affleure, il est comme vert de grisé.

Il est écueil au milieu de tout cet Océan sanglant,
cette tempête de rougeur.

Il transcende la tendresse,

mais aussi, soyons plus précis, la tendreté de cette chair.

Tendreté, qui comme chacun le sait dépend de la teneur du muscle en collagène.

L'Amour, incarné, charnel, carnivore, est !

C'est un morceau de viande,

la chair de notre chair,

la chair de notre amour,

notre amour si charnel,

donné à voir en ce jour

de Saint Valentin à vous

et à la multitude,

en rémission de nos démissions passées,
présentes et futures.

Humez-le, tâtez-le,

priez-le avant qu'il ne se viande !

Avant qu'il ne se décompose !

Fabrègues, le 10/12/2024.

DOMINIQUE AUSSÉNAC

ANNE BARBUSSE

pour toi, à deux mille kilomètres, pour toi
ma douleur n'a pas la forme de mon visage
le froid revient avec la douceur permise relevée de brume
avec la distance franchie j'ai perdu le visage

de toute manière je partirai
*Stendhal, l'amour a toujours été pour moi la plus grande
des affaires, ou plutôt la seule -*
l'hiver se retourne sur mon malheur et rit de larmes
froides
j'accomplis les épreuves d'un roman de chevalerie
inversé - la dame attend et n'attend pas -
l'homme est l'ambivalence névrosée la femme poursuit
une carte du tendre sans carte
les règles sont perdues - notre monde est amer - la liberté
se paie -
je ne suis pas mariée avec la douleur

le *logos* est mort - je ne m'appelle pas Pénélope je ne
suis pas vouée aux vertiges inouïs des attentes féminines
et vives - Bergman et les femmes attendent - tandis
qu'Ulysse baise toutes les jolies filles de la Méditerranée -
je frôle l'hiver et je crée
face à la passivité sexiste et à l'obéissance apprise aux
générations de filles qui
baisent leur tête vierge - je tisse encore et l'ouvrage et le
temps je tisse les cris et je tisse l'espace cru face aux
désirs des prétendants à qui j'offre
un corps concret - mais ma fidélité abstraite sera fille de la mer

*

l'amour est un goût de voyage qui échange le temps
mordu contre de l'espace et du ciel et de la terre -
l'amoureuse est une femme stérile mais certaine -
l'amoureuse
est ce voilier qui ne sait voguer - elle se penche sur
l'immobilité pleurée elle a

le visage de l'aube homérique - les doigts de rose – elle
contredit tous les réels

*

(...) je n'étais qu'une
femme de plus, qu'une veuve infidèle,
que les arbres entouraient de leurs bras sans poèmes - je
n'étais que - et tombait une paix impardonnable - le
temps tressait deuil et oubli dans son mystère - j'étais -
l'amante
courbée - la vivante - la déplorée - la tueuse - l'image
entière - la folie dépeuplée - la survivante - la porteuse de
morts - l'amoureuse aux mille mots - le visage du texte

A Petros, crise grecque, Bruno Guattari éditeur, 2022.

ANNE BARBUSSE

MALAURIE BELLOCQ

*Ce qu'il reste derrière Vous
ou
, le ciel n'existe pas*

sans ta parole qui prononce, l'absence de ta voix, la cruauté du silence. L'absence. Personne au rebord si proche, personne. Et dévore ce qui restait de l'illusion jusqu'à une chanson. Et sur la terre l'apparente pluie qui arrive avec la nuit ce qu'elle lave avec le vent, enfouit l'espoir rutilant, achève. J'espère encore tes mélodies, d'incarnations en air, soulevées pesamment puis s'effondre revenir. J'atteins la pesanteur du déni, ce refuge, ce refus d'apparitions et ce trou, ni – séparer les limites de l'horizon en ton timbre, variations de ton accord entre les mots, chants nègres aux ossatures démembrées, petite marchande de fleurs trop fragile et je ne t'entends plus. La complexité du silence est précise pour celui qu'elle borde, je renie les retours réels, tendue d'appel l'intention du retour, et la fulgurance dans la chair délaissée, le ciel n'existe pas. Aucune parole ne me représente plus, ni la violence arrondie à force d'aimer. Ne pas vouloir savoir ce qui étreint la douleur, ne pas vouloir la vérité lame et violence, ne pas pleurer, sans désespoir, seule la fatalité dans l'écho du dessein cet accident qui défigure ton visage que je perds, la marque fraîche de ton sang sur mes doigts, c'est intolérable cette clôture, ce reniement qui se retourne contre ma condition, ravagée, et je ne meurs pas je continue entraînée par ton souvenir, dans l'élan d'un désir reformulé en interprétations, l'interprétation incessante de ce que tu secrètes, sans magie, irruption radicale contre, abandon du sentiment, de l'espoir. Je rencontre ton renoncement, je suis effrayée de ce que je ne t'entendais pas formuler, cette impossibilité de poursuivre et Éros : impuissance, condamné. Je cherche les signes humains accidentés d'aimer pour me sentir moins sans toi, c'est terrible. Cette tragédie n'aura jamais suffisamment de larmes et de sanglots pour dire combien. C'est une seule phrase qui se répète en moi et qui tente de t'approcher, épistolaire et vaine puisque mon appel n'atteins plus que le néant, la phrase n'invente aucune formulation car ce qui se vit relève du mythe, et que chacun comme tous d'avoir pleuré d'avoir péri.

MALAURIE BELLOCQ

FREDERIQUE BOURY

VOTRE BOUCHE IMMENSE

Ma bouche immense fait des promesses
De baisers à des chairs viriles
Buveurs éperdus de tendresse
Âmes égarées des tristes villes.

Ma bouche immense comme une caresse
Apaisant des hommes l'ardeur
Dans son éternelle jeunesse
Du combat de l'amour vainqueur.

Qu'a donc cette rose béance
Pour susciter l'appétence
D'une gent masculine
Toujours en quête féminine?!

Est-ce sa douce rondeur
Qui excite le chemin
De la sublime liqueur
Urne de son pâle venin?

Est-ce son parfum de fleur
Qui enivre les cœurs
Et mène jusqu'à sa bouche
Des baisers qui la touchent?

Parfois elle s'affole
Pour un homme qui l'étreint
Plus fort que les siens
Et vers les cieux s'envole

Manège à grande vitesse
Aubes saturées d'ivresse
Joie inaltérable
A nulle autre semblable!

FREDERIQUE BOURY

JEAN-CLAUDE BOYARD

Verbe Aimer

Aimer
Plus qu'à son tour il faut tout
Le temps d'un sentiment qui libère
Un visage beau c'est vrai c'est beau
Et l'écrire c'est encore mieux que le dire
Car on y ajoute la forme des mots
Pleins, déliés, rimés, orthographiés, calligraphiés
Ils enjolivent le sens inné du bonheur
Tendent à l'iris troublé des bijoux encrés
Que l'onde émotionnelle transporte subjuguée
C'est l'instant où l'on se dit **Vous**

Aimer
Il nous faut l'envier sur tout
Le temps d'un sentiment qui libère
Le verbe est beau c'est vrai qu'il est beau
Dans sa forme et dans son fond
Il retient dans le monde ceux qui vivent
Le cœur ouvrant au regard nouveau

Les yeux bien sûr
Mais les seins pleins et les ventres chauds
Les bouches rieuses et les cheveux aériens
Les épaules rondes et les mains caressantes
Sont de l'amour la pleine expression tendre
Se toucher devient confondant tremblant
Se penser un but interminable et craintif
Aimer est au cœur ce que croire est à la pensée
Écrire fait apparaître le beau visage le visage beau
C'est l'instant où l'on se disait **Vous**

Aimer...il est impératif d'y croire, d'y goûter, de s'y livrer
Il faut s'aimer à tort et à travers
Même à fonds perdu

JEAN-CLAUDE BOYARD

JEAN-FREDERIC BRUN

Pour illustrer ce soir la thématique amoureuse je choisis un texte incandescent et énigmatique qu'écrivit en 1888, pour l'inclure dans la seconde édition (1889) de son recueil : « lis Isclo d'Or » Frédéric Mistral, dont l'année 2025 marque le 150^e anniversaire du prix Nobel de littérature. Jean Yves Casanova¹ a écrit que cette pièce est « un miroir des joies et des douleurs d'amour, un miroir brûlant à l'infini le cœur et les poèmes ». Il reste mystérieux : à qui s'adressait-il ? On a parlé d'une belle inconnue rencontrée fugitivement en 1888 dans un train...

« *Aubencho* »

*Lou dous e tendre pensamen
Que deliciosament te brulo
Me brulo deliciosamen.
Coume sus l'oundo un bastimen,
Au vent d'amour lo còr barrulo ;
Mai dins la vido i a'n moumen
Ounte, mut, deliciosamen,
Davans la flour d'un sentimen
Coume l'encens lo cor se brulo².*

« *Incandescence. Cette pensée douce et tendre qui délicieusement te brûle, me brûle délicieusement. Tel un navire sur l'onde, le cœur balotte au vent d'amour. Mais il est un moment, dans la vie, où, délicieusement muet, devant la fleur d'un sentiment, comme l'encens le cœur se brûle.* »

FREDERIC MISTRAL

**

Fonts argilieirencas / Sources argelliéraines

Le second poème que je lirai ce soir est un hommage à Max Rouquette que nous célébrons aussi en 2025, à l'occasion des 20 ans de sa mort. Max avait écrit quatre

¹ Jean-Yves Casanova « Frédéric Mistral : l'enfant, la mort et les rêves » Éditeur : Trabucaire, 2004, p 402-403.

² En graphie normalisée : « Aubencha » Lo doç e tendre pensament / Que deliciosament te brutla / Me brutla deliciosament / Come sus l'onda un bastiment / Au vent d'amor lo còr barrutla / Mai dins la vida i a'n moment / Onte, mut, deliciosament, / Davans la flor d'un sentiment / Come l'encens lo còr se brutla.

beaux textes parlant de petites sources perdues au milieu de la sécheresse des hautes garrigues, et que l'on retrouve dans le premier volume de « *Verd Paradís* » (1961). Lui-même, désirant les revoir dans les années 1980, ne les avait plus retrouvées. Depuis quelques années je suis poursuivi par l'obsession de ces sources, que je cherche à redécouvrir au milieu des ronciers et des friches du pays auquel cet auteur a donné une dimension universelle. J'ai écrit ce double poème après avoir vainement recherché la *font morte* et avoir cru (en fait à tort !) retrouver la *font belette*.

1

Voliái boscar mai luònh que tot las fonts perdudas
Reconquistadas per la ràbia de l'arronze
E la tenacitat de l'escalitge
- Trobave pas res mai que la set

La bruga es lo naut saile de l'oblit
E subran lo miracle en son escrinh d'eusilha
Un campet muralhat ont butan tres olius
Dins lo margalh mai vèrd que la drilha de la prima

L'atrobarai pas jamai la font mòrta
Esbeguda en son estorment

Je voulais chercher plus loin que tout les sources perdues reconquises par la rage des ronciers et la ténacité de la salsepareille.

Je ne trouvais rien d'autre que la soif.

La bruyère est le haut manteau de l'oubli. Et soudain le miracle en son écrin de chênes verts, un petit champ entouré de murs où poussent trois oliviers dans le ray grass plus vert que la fantasmagorie du printemps.

Je ne trouverai jamais la source morte. Elle s'est dissipée au cœur même de son dessèchement.

2

Font Beleta, mil ans e mai d'aucèls
E mai de verdolença, d'oblit e de flors fugidissas
Tota la comba s'esclarzís au reglet d'una canta
Que sas nòtas de delícia varalhan dins la ramilha

Mas ont es aquel uòlh d'aigueta dormilhosa
Que dison que s'amata au mai fons dau mai fons dels avausse

L'uòlh bòrnhe ont se mirèron tant de caras

un flòc de ferramenta rovilhosa lo cobrís
E recap dins son infinitat la conca dau temps esvalit ?
lo verdejar sornarut de la sèrra
se mira eternament dins la foscòr d'aquel miralh ont ma cara se mèscla au rebat
dau brancum
quora me cline per i legir la cantadissa de milanta sègles esvanesits

Font Belette, mille ans d'oiseaux et même davantage, ainsi que de verdure d'oubli et de fleurs fuyantes.

Toute la combe s'illumine au rythme d'une chanson dont les notes de délice s'agitent dans les branchages.

*Mais où est donc cet œil d'eau endormie dont l'on dit qu'il se cache au plus profond des taillis
L'œil borgne où se contemplèrent tant de visages ?*

Un lambeau de fer rouillé le recouvre.

Il englobe dans son infinitude le réceptacle des temps écoulés.

Le verdolement assombri de la colline se regarde éternellement dans le flou de ce miroir où mon visage se mêle au reflet des frondaisons lorsque je m'incline vers lui pour y lire le cœur chanté des millénaires évanouis.

JEAN-FRÉDÉRIC BRUN

CATHERINE BRUNEAU

1. *L'amour l'emportait sur tout*

En d'autres temps lointains
Il fallait se tourner
Au bord de la route vers l'immensité de pierres
Fixer la ligne blanche de l'horizon

Guetter de longues heures
Le mouvement qui ne venait pas
Espoir, superstition
Découragement, tous dérisoires

Face à l'immobilité impitoyable du paysage sans fin
Nous, éphémères silhouettes
Abreuvées de poussière et de vent
Comme abandonnées du monde

Des étrangers nous étions
Perdus là confiés au bon vouloir
De fermiers en route
Vers on ne savait quel but

On nous transportait on nous déposait
Là où nous ne savions rien
De l'espace dans lequel nous tombions
Du temps qui allait être suspendu

Et nous perdions toute attache
Hors la nôtre, toute nouvelle et forte
Qui l'emportait sur tout
Le silence porté par le vent, l'ombre des montagnes

La grande solitude nous étreignait
Mais pour quelques heures seulement
L'amour l'emportait sur tout

2. *Dans le lointain de tes émois*

Alles is vollbracht

Je te dis je suis bien
Toi aussi peut-être
L'amour est toujours là
Tapi derrière les heures

Tes poèmes dilatent l'espace
Dans leur grande pureté
Dans ces scansiones qui s'en prennent au cœur
Le laissent ému, émerveillé

La musique advient
S'impose avec majesté
Enfle avec la lumière, le silence,
Le souffle, qui jaillissent des quatrains

Tout est là, dans le lointain de tes émois
Et bientôt plus proche
On ne sait que dire
On s'interroge sur la genèse

Le silence vient après les poèmes
Lorsqu'ils ont été dits
Tout est alors accompli

Alles is vollbracht

Et les pensées de chacun vagabondent

3. *Voyage rêvé*

Il est venu, le vol du papillon
Annonciateur du rêve
Qui transporte
Au-delà des frontières

Du bien du mal
Au-delà du monde ordonné

Là où s'abolissent les distances
Là où les heures ne comptent plus

Là où on peut s'abîmer dans un corps palpitant
Au plus profond de la pierre
Être une colonne de marbre qui se fait chair
Pour embrasser l'homme innocemment arrêté

Se laisser caresser par le feuillage
De l'arbre centenaire
Entrer dans le jardin qui se prolonge
En labyrinthe délicieux dans des maisons abandonnées

Les portes sont tombées, les toits aussi peut-être
Les salles magnifiques de palais vénitiens
Se succèdent sans fin
Dans la lumière qui s'égrène doucement

Et puis le fleuve pousse ses flots
Un couloir de verre en surplomb,
Où se pressent des foules silencieuses
En quête dont on ne sait quoi

Et puis cette vibration puissante qui se saisit du corps
En écho au tremblement de pièces de porcelaine
Entreposées par milliers sur des structures de bois
Dressées dans une campagne solaire

Et ce vol balbutiant qui s'empare
Du corps alangui pour atteindre le plus haut d'un escalier sans marches
Là où une vieille femme pousse un socle diabolique
Dans la poussière d'un grenier

Et cette rencontre amoureuse sur un chemin de campagne
Lorsque les mains étreignent des violettes
Tant de désirs assouvis dans l'instant
Qui déploient infiniment le corps pour le fondre à la lumière

CATHERINE BRUNEAU

ROSELYNE CAMELIO

CHANSON

Quand il est entré dans mon logis clos,
J'ourlais un drap lourd près de la fenêtre,
L'hiver dans les doigts, l'ombre sur le dos...
Sais-je depuis quand j'étais là sans être ?

Et je cousais, je cousais, je cousais...
- Mon cœur, qu'est-ce que tu faisais ?

Il m'a demandé des outils à nous.
Mes pieds ont couru, si vifs, dans la salle,
Qu'ils semblaient, - si gais, si légers, si doux, -
Deux petits oiseaux caressant la dalle.

De-ci, de-là, j'allais, j'allais, j'allais...
- Mon cœur, qu'est-ce que tu voulais ?

Il m'a demandé du beurre, du pain,
- Ma main en l'ouvrant caressait la huche -
Du cidre nouveau, j'allais et ma main
Caressait les bols, la table, la cruche.

Deux fois, dix fois, vingt fois je les touchais...
- Mon cœur, qu'est-ce que cherchais ?

Il m'a fait sur tout trente-six pourquoi.
J'ai parlé de tout, des poules, des chèvres,
Du froid et du chaud, des gens, et ma voix
En sortant de moi caressait mes lèvres...

Et je causais, je causais, je causais...
- Mon cœur, qu'est-ce que tu disais ?

Quand il est parti, pour finir l'ourlet
Que j'avais laissé, je me suis assise...
L'aiguille chantait, l'aiguille volait,
Mes doigts caressaient notre toile bise...

Et je cousais, je cousais, je cousais...
- Mon cœur, qu'est-ce que tu faisais ?

MARIE NOËL, « *Les Chansons et les Heures* », Poésie/ Gallimard- septembre 2016.

**

PAS À PAS

Pas à pas
j'apprivoise ma crainte
de me tenir près de toi

Tu as aimanté mon cœur
et mes mains hésitent à lui obéir

Elles sont les ailes fragiles
du papillon
qui ne sait comment approcher
la fleur qui l'éblouit

Le printemps s'offre à notre présent
tu en portes la grâce
et moi ses pollens

Laisse-moi les disperser
dans tes cheveux, sur tes épaules
et sur tes lèvres.

JEAN-LUC POULIQUEN, « *Célébrations* », Amazone 2015.

ÉRIC CHASSEFIERE

Les mains au creux des mains
accueillir la peau
la caresse de la peau
l'effluve du visage.

Les mains se parlent
ont force de paupières
dans l'intériorité de l'instant
se joignent par la nuit.

Tes mains dans les miennes
mes mains dans les tiennes
de silence à silence
battant du même sang.

Mains jointes pour s'ouvrir
s'effacer de soi
se dire en l'autre
pour que tendresse vive.

*

Se rapprocher de la page
qu'on ouvre au froissé du drap
toujours avant l'aube
Il faut que la lampe pense

la lampe est présence
n'éclaire pas mais dessine
elle est l'autre visage
la page en miroir.

Écrire entre lampe et coude
dans la proximité des lèvres
savoir la page amoureuse
y mêler encre et lumière.

D'écrire faire cercle
intimité de la parole
savoir qu'éteignant la lampe
c'est l'encre qu'on fait lumière.

ERIC CHASSEFIERE

**

ELLE EST

*Elle est dans mes yeux et je vis dans les siens,
Ma main sur ses seins et ses seins sur ma main.*

*Nos langues se lient, ses lèvres sur les miennes,
Et nos caresses délient les conventions et les chaînes.*

*Nos âmes se frottent et déchirent le temps
Qui balète et tremblote sous les vagues de nos chants.*

*Elle est dans mes yeux et je vis dans les siens,
Ma main sur ses seins et ses seins sur ma main.*

AU VENT DES RÊVES

*Dans mes yeux clos,
Ton corps.
Dans mes oreilles,
Ta voix.
Dans ma bouche humide,
Ta langue.
Et sur ma peau,
Tes doigts.*

*Et les portes de la vie
S'ouvrent
Au vent des rêves
Qui m'emplissent de toi,
Et en moi je porte
Celle qui bat
Dans ma poitrine
L'hymne de ma joie.*

ELLE

*Quand elle marche, on dirait qu'elle danse
Tant son corps se balance en cadence.*

*

*Quand elle parle, on dirait qu'elle chante
Tant sa voix fascine et m'enchanté.*

*

*Et quand elle sourit, des étoiles de bonheur
Affleurent sur ses lèvres en forme de cœur.*

JOSEPH RAMONEDA

QUINE CHEVALIER

Pour Héroïse Dautry

Par lui, à travers lui
la musique se déploie
et les chœurs d'ange
frêle voix
des flûtes
se répondent
c'est une forêt où se mêlent
appels célestes harpes
et cristal

on croit ainsi toucher l'air
la moindre goutte de vent
sur les paupières à frémir

chant mortel tendu

agneaux et cerfs
se répondent par bruissement

et la fauvette débusquée
ouvre l'aile sur un cri

aux lèvres itinérantes
la source tremble

QUINE CHEVALIER

PIERRE ECH-ARDOUR

1.

*Nous accorde l'un à l'autre l'intimité des soirs
d'enchantement. Te psalmodie mon imaginaire
l'invention d'improbable amour. Suspendu au
désir venu des nuages, enlumine mon étoile ton
nom serti.*

Lunaire effleure la plume
la lèvre de mots susurrés
Sur les franges de la nuit
perle sur ton doigt l'encre
baignée de sève bleue
quand s'arrache du rocher
gracile l'étincelle de l'âme

Lucide l'alchimie de lumière
draine non pareille ta voix
en les nuiteux flots du temps
Cristalline la porte d'horizon
ouvre l'ingénu visage et
dévoile l'anépigraphe silence

Aux temps celés des mots
en la géode de la langue irise
ta voix le spectre des anges
Dans la houle de mes rêves
m'emporte le vent vers l'ancre
de souvenirs à la voix brisée
Ma main retient tes lignes vides

2.

*Par l'immobile souffle du soleil levant s'épand
fécond le pollen du baiser. Dans le fleuve de tes
bras brûle mon étoile jusqu'à sa fin.*

En la conque de tes mains
me libère des enfermements
assurément ta voix d'ébène
Utopique essence d'amour
s'écrit voilée la plaie du cœur
De ma rencontre avec ton visage
assigné par son épiphanie
point de la brèche l'infinitude

Par tes lèvres aux chatoiements d'ailes
vers le nid de mes phosphènes
accroché aux arbres de nos sylves
embrase ma nuit le souffle de tes mots

Dans la mémoire du temps
touche chaque instant l'oubli
Réapprend le silence l'ébriété
d'inséparables langues libres
Du fond de l'inconnu suprême
à ma soif d'un atome de vie
émane quérir sur l'ample seuil
ta voix les fruits d'amour celé

Poèmes extraits de extraits de : "*Numineuse imprésence*" publié aux Editions Levant -
Janvier 2025.

PIERRE ECH-ARDOUR

DANIELLE HELME

PARCE QUE TU EXISTES - 14 /02/ 2025

T'ai-je imaginée ? Toi là-haut, de tout mon cœur, de tout mon corps impatient. Ta fenêtre me fascine comme une proie. Je dévore chaque détail, avec une habileté de fauve. J'escalade ta façade. Dévale tes trois étages. Je voudrais construire un passage. Un pont sans lamentations. Sans garde-fou. Sans les entraves de la retenue. Le monde s'absente. Mon corps entier s'absente. C'est simple la perte de contact avec la réalité.

Allongée sur mon lit, je t'imagine de toutes les façons. Le silence existe ailleurs, sauf en moi. Pour la première fois de ma vie, j'ai été télescopée par un regard de haute intensité. Ton regard. Le désir pulse.

Maintenant, je veille. Parce que s'additionne la rage de mon impatience, au désir de te rejoindre.

Je sais que tout est possible soudainement. Un espoir fou, me donne l'assurance de ta présence. Je ris aux éclats et à la fois je suis stupéfaite, d'une joie fulgurante, sans motif. Je sais que ça va se faire. C'est une évidence de l'ordre de l'inexplicable. Quelques rares fois, je saisis de façon abstraite, au hasard, un événement heureux qui va exister dans le futur de ma vie. Ce ressenti peut sembler dénué de toute logique cartésienne. Besoin de connaître si ces instants du futur existent déjà, dans les méandres de l'avenir. Peut-être que ces instants attendent paisiblement notre rencontre inévitable pour se révéler, devenir présents.

DANIELLE HELME

ANNE-MARIE JEANJEAN

Vous avez hanté mes nuits pendant des dizaines d'années
bouleversé mes insomnies
stoppé mes crayons et plumes
arrêté net et paralysé mon vieil ordinateur
Vous m'avez sans cesse tourmentée
assaillie de questions dignes de l'enfer

*tandis que (j') écrivait votre nom dans ses alphabets favoris
(calligraphié maintes fois)*

*déchirés - froissés - maculés d'encre de chine
dans les maltraitements les plus divers*

Vous êtes mon tourment depuis trop longtemps et même si maintenant...
je ne peux m'empêcher de penser que j'aimerais avoir
un cerveau dans chaque épaule,
un autre cerveau dans chaque hanche.

En mieux que le poulpe - MAIS
même avec ces cerveaux supplémentaires
jamais je ne voudrais vous ressembler.

La virevolte des idées - pour courir avidement après la plus « juste » -
n'est-ce pas vain épuisement, refus de nos pauvres limites humaines

Ah !... Je n'en finis pas de patauger dans cet ensemble de pièces et de morceaux...
de ce... puzzle , de cette peau...
La peau de Vous... Cher Monsieur TESTE, La peau de Vous...

Du reste votre créateur l'affirme « vous êtes un « monstre ».

Monstre... ? Monstre-machine-machine avide - mécanique mentale

en perpétuelle course machine vide-avide pour empêcher toute
lenteur maturante

Courez, Cher Monsieur Teste, courez, continuez votre course folle à vide dans
l'incessante tyrannie d'un idéal du moi sans chair - sans corps
dans l'engrenage très occidental
qui sépare le corps et l'esprit

L'accord parfait n'existe pas
il n'y a que dynamique entre
l'ingouvernable inconscient
et la logique de la raison.

Dynamique & limite de l'humble sujet humain.

Je vous quitte à jamais : pour aller voir un poisson-lune prend un bain de soleil et
les merveilles du vivant - *je vous quitte* pour admirer le vivant si démesurément
exploité, si mal étudié à travers nos stéréotypes cloisonnés, *je vous quitte* pour ces
merveilles de la nature...

et vous dis cet adieu définitif

ADIEU !

P.S. « deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison. » Pascal

ANNE-MARIE JEANJEAN, (fragments) *L'Adieu à Monsieur TESTE* -
Tardigradéditions - 2021

JACQUES MERCERON

Et toi, soleil tombé dans mes ténèbres,
m'éclairant de ta chevelure,
toi, peu à peu cernée par tant de glaces,

qui brûles, qui m'apprends le langage du jour,
le poids, l'usage de mes mains contre ton corps
et ce poème aux vitres de l'été
longtemps obscur, que ta bouche illumine.

Toi, rouge et noire en ces combats où tu t'acharnes,
me disant qui je suis, la couleur de mon sang,
traquant par les sentiers nocturnes
l'amour des plaies, l'amitié du venin.

Ô chasserresse en terre périlleuse
parmi les fauves et les cris.

Ta cuirasse déjà s'est couverte de roses,
et, la nuit, tu parcours mes songes pacifiés.

JEAN JOUBERT, extrait de Corps désarmé à la merci des arbres.

**

Je pense à toi, Myrtho, divine enchanteresse,
Au Pausilippe altier, de mille feux brillant,
À ton front inondé des clartés d'Orient,
Aux raisins noirs mêlés avec l'or de ta tresse.

C'est dans ta coupe aussi que j'avais bu l'ivresse,
Et dans l'éclair furtif de ton œil souriant,
Quand aux pieds d'Iacchus on me voyait priant,
Car la Muse m'a fait l'un des fils de la Grèce.

Je sais pourquoi là-bas le volcan s'est rouvert...
C'est qu'hier tu l'avais touché d'un pied agile,
Et de cendres soudain l'horizon s'est couvert.

Depuis qu'un duc normand brisa tes dieux d'argile,
Toujours sous les rameaux du laurier de Virgile,
Le pâle hortensia s'unit au myrte vert !

GERARD DE NERVAL, extrait de *Les chimères*.

FLORENCE MONFERRAN

Accablé de soif, l'Amour
Se plaignait, pâle de rage,
À tous les bois d'alentour.

Alors il vit, sous l'ombrage,
Des enfants à l'œil d'azur
Lui présenter un lait pur
Et les noirs raisins des treilles.

Mais il leur dit : Laissez-moi,
Vous qui jouez sans effroi,
Enfants aux lèvres vermeilles !

Petits enfants ingénus
Qui folâtrez demi-nus,
Ne touchez pas à mes armes.

Le lait pur et le doux vin
Pour moi ruissellent en vain :
Je bois du sang et des larmes.

THEODORE DE BANVILLE, *Le vin de l'Amour* (1847)

**

Quand le train partira n'agite pas la main,
Ni ton mouchoir, ni ton ombrelle,
Mais emplis un verre de vin
Et lance vers le train dont chantent les ridelles
La longue flamme du vin,
La sanglante flamme du vin pareille à ta langue
Et partageant avec elle
Le palais et la couche
De tes lèvres et de ta bouche.

ROBERT DESNOS, Couplet du verre de vin (1942)

REGINE NOBECOURT-SEIDEL

Oubli du temps

J'ai mangé ton pain j'ai bu de ton vin,
J'ai beaucoup parlé, on rêva voyage,
On rit aux larmes, on se fit coquin,
On pleura aussi, oubliant notre âge.

On a eu très chaud et puis le froid vint,
Les jours passèrent et puis les semaines.
La pluie est tombée, le soleil revint,
On compta les mois, on compta nos veines.

Je te souriais, j'aimais tant tes mains
Tressant mes cheveux fous en ton haleine,
Caressant ma peau, effleurant mes seins.
Et tu étais roi et j'étais ta reine.

Nos âmes volaient, nos corps s'emmêlaient,
Le tien frissonnait, le mien criait grâce,
Nos âmes planaient, et le miel coulait.
Chronos s'était tu devant tant d'audace.

Qu'il fasse plus chaud, qu'il fasse moins froid,
Le Temps arrêté, seul le café passe.
Et nous toujours deux, en nous on a foi.
La fleur s'épanouit, Rosier est vivace !

Tu es toujours roi quand, toi près de moi,
Nos Âmes et cœurs tendrement s'agacent.
C'est bien ça l'amour, tous deux on y croit.
Qu'encore longtemps nos deux vies s'enlacent !

REGINE NOBECOURT-SEIDEL

MANUELA PARRA

Vous déposez la nuit mordillée à mes pieds
mes orteils un à un dans votre bouche

J'ai ramassé nos peurs
serrées dans mes mains, je les ai jetées aux chiens

La nuit chancelle et tout cède avec elle

Ce whisky japonais, d'une bouche à l'autre
charrie son feu d'étoiles, sa brûlure

Vous remontez des fleuves, mes cours d'eau
avec pour seule boussole cette joie, cette ferveur

Vous touchez à mon cœur micellaire déversé dans mon sexe
La terreur lente aux éclairs, je me cramponne à vos cheveux

En filigrane, tant d'invisibles tatouages sur la peau

Les yeux à l'horizon de soi-même
et le toucher juste à la limite de la lumière

Poème extrait de « À mains nues », Alcyone (2022).

IDA JAROSCHEK

GISELE PIERRA

Tu sais bien que je sais, mon seigneur que tu sais
que je viens près de toi pour plus jouir de toi,
et tu sais que je sais que tu sais qui je suis :
pourquoi tarder encore, alors, à nous saluer ?

Puisqu'est vrai l'espoir que tu m'offres,
puisque est vrai le désir, si grand qui m'est permis,
que se brise le mur entre nous deux dressé
car double force ont les tourments cachés.

Et si de toi, mon cher seigneur je n'aime
que ce qu'en toi de toi tu aimes, ne te courrouce pas
qu'un esprit de l'autre s'éprenne

Ce que dans ton visage je désire et apprends
et qui est mal compris par les esprits humains
qui veut l'entendre, il faut d'abord qu'il meure.

*

Fuyez, amants, Amour- fuyez le feu,
Âpre incendie et lumière mortelle,
Car au premier assaut plus rien ne sert
D'avoir force ou raison ni de changer de lieu

Fuyez tant que l'exemple n'est pas mince
D'un bras cruel et d'un trait aiguisé.
Lisez en moi quel sera votre mal
Et quel sera, impie et sans pitié, le jeu

Fuyez, ne tardez pas dès le premier regard :
J'avais cru en tout temps venir à un accord,
Et je sens, et vous voyez, combien je brûle.

MICHEL-ANGE, traduits par Franc Ducros (1936-2023), Lucie Éditions, 1996.

JANINE RABAT

Je t'aime

Devant la mer
devant la montagne
sous la brise marine et l'autan des tempêtes
sous la bise des cimes et le blizzard des neiges
sur la poudre ocre du sable
sur la roche grise du granit

Ils ont bâti leurs maisons
ils ont écrit leur amour

Des décennies de rêve et de labeur

Il a fallu lutter contre les habitudes
dominer les aléas surmonter les obstacles
accepter et maîtriser la nature
chercher essayer trouver inventer
faire refaire encore encore

Des décennies de projet
tissé retissé brodé rebrodé

Ils ont bâti leurs maisons
ils ont écrit leur amour

Des décennies de rêve et de labeur

Devant la mer
devant la montagne
s'élèvent leurs maisons sur la poudre ocre du sable
sur la roche grise du granit

Depuis des décennies
soufflent la brise marine et l'autan des tempêtes
la bise des cimes et le blizzard des neiges
sur leur amour sans cesse revivifié
inébranlable

Depuis des décennies
ils crient je t'aime
ils crient qu'ils crieront toujours je t'aime

Janine à Yves, 10 aout 2019

JANINE RABAT

Un peu d'amour

Dites-moi que vous n'avez pas besoin d'amour
pour vous lancer dans les barbelés de la vie ;

Dites-moi que vous n'avez pas besoin d'amour
pour jalonner les marches des calvaires ;

Dites-moi que vous n'avez pas besoin d'amour
pour mordre au fruit vert des épreuves ;

Dites-moi que vous n'avez pas besoin d'amour
pour chanter les gloires éternelles,
pour égrener les perles des sourires et de la joie,

Dites- moi donc tout cela,
et je vous dirai : le poids de votre misère.

ANOMA KANIE

Je ne t'ai point aimé, cruel ? Qu'ai-je donc fait ?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes;
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces ;
J'y suis encore, malgré tes infidélités,
Et malgré tous mes grecs honteux de mes bontés.
Je leur ai commandé de cacher mon injure,
J'attendais en secret le retour d'un parjure;
J'ai cru que tôt ou tard, à ton devoir rendu,
Tu me rapporterais un cœur qui m'était dû.

Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle ?
Et même en ce moment où ta bouche cruelle
Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encore si je ne t'aime pas.
Mais, seigneur, s'il le faut, si le ciel en colère
Réserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire,
Achevez votre hymen, j'y consens : mais du moins
Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.
Pour la dernière fois je vous parle peut-être :
Différez-le d'un jour, demain vous serez maître.
Vous ne répondez point ? Perfide, je le vois
Tu comptes les moments que tu perds avec moi.
Ton cœur impatient de revoir ta troyenne,
Ne souffre qu'à regret qu'un autre t'entretienne.
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux :
Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée ;
Va profaner des dieux la majesté sacrée :
Ces dieux, ces justes dieux, n'auront pas oublié
Que ces mêmes serments avec moi t'ont lié.
Porte au pied des autels ce cœur qui m'abandonne ;
Va, cours, mais crains encor d'y trouver Hermione.

JEAN RACINE, Tirade d'Hermione, *Andromaque* : Acte IV Scène V, vers 1356 à 1396.

MARIE-AGNES SALEHZADA

Terrasse de café
(intemporalité)

Sur une terrasse de café
Dans le plein soleil d'été
Sous une tente déployée
Pour protéger des rais
Sont deux amis accoudés
L'un contre l'autre accotés
Dans le grand soleil de juillet.

Et la femme dépose un baiser sur les tempes argentées, sur les rides filigranées,
Elle accole son épaule contre l'épaule telle un contrefort apprêté,
Elle appose son genou contre le genou dans sa course arrêté,
Puis accoste le torse de son bras déroulé sur le torse au souffle posé,
Et l'homme continue tendrement d'écouter,
Sage, se contente sérieusement de raconter,
Enfin... se contient pour ne pas embrasser ce visage à côté !

Dans ce plein soleil d'été
Est un ruisseau d'amour qui murmure à la table d'à côté
Sous le regard arrêté
D'un jeune homme étonné :
D'un coup tant de beauté !
Hors du temps peut-on tant s'aimer ?

C'est la vie qui murmure à la table d'à côté,
Une vie chuchotée
Sous le chaud soleil d'été,
Et l'horloge se retient de ronronner,
Et les heures s'empêchent de sonner,
Et le temps s'est arrêté
Pour protéger
A la table d'à côté,
L'amour raconté
Sous le grand soleil d'été !

27 06 2006

MARIE-AGNES SALEHZADA

PATRICIO SANCHEZ

BONJOUR

Au centre de cette forêt une maison scintille.

Je caresse son bois
sous la pluie d'avril, et son bois brûle.

Telle une mandoline,
tel un nuage qui dit : « bonjour ! ».

Puis, je vois des yeux tourner en cercles,
en forme d'horloges.

Je pénètre à l'intérieur de cette maison
où une femme m'attend.

Sa bouche est un pétale
d'eau-de-vie, un timbre-poste, une forge qui
dessine le monde.

Terre de feu *suivi de* Nuages, Domens, 2013.

PATRICIO SANCHEZ

FABIENNE SCHNEIDER

L'escapade des saisons

Je t'aimais
Dans l'orage des sèves
Je t'aime
Sous l'ombrage des ans

Je t'aimais
Aux jardins de l'aube
Je t'aime
Au déclin des jours

Je t'aimais
Dans l'impatience solaire
Je t'aime
Dans la clémence du soir

Je t'aimais
Dans l'éclair du verbe
Je t'aime
Dans l'estuaire des mots

Je t'aimais
Dans les foucades du printemps
Je t'aime
Dans l'escapade des saisons

Je t'aimais
Aux entrailles de la vie
Je t'aime
Aux portails du temps.

ANDREE CHEDID

Ce n'est pas vrai que tout amour décline
Ce n'est pas vrai que tout amour décline,
Ce n'est pas vrai qu'il nous donne au malheur,
Ce n'est pas vrai qu'il nous mène au regret,
Quand nous voyons à deux la rue vers l'avenir.
Ce n'est pas vrai que tout amour dérive,
Quand les forces qui montent ont besoin de nos forces.
Ce n'est pas vrai que tout amour pourrit,
Quand nous mettons à deux notre force à l'attaque.
Ce n'est pas vrai que tout amour s'effrite,
Quand le grand combat va donner la victoire,
Ce n'est pas vrai du tout ce qu'on dit de l'amour ,
Quand la même colère a pris les deux qui s'aiment ,
Quand ils font de leurs jours avec les jours de tous
Un amour et sa joie.

EUGENE GUILLEVIC, "Lumière".

PASCALE THOMAS

C'est rien

Mon amour
Mon chéri
Mon bébé
Ma vie
Mon petit chou

Comment t'appeler ? Je ne sais pas je ne sais pas.

Mon canard
Chouchou
Chaton
Mon lapineau
Mon lapinou
Mon lapinou chéri

Dis-moi aide-moi. Comment le désires-tu ? Comment la désires-tu notre histoire ? Vraiment tu dois bien en avoir une idée ?

Darling
Mon petit baleineau

Mon biquet
Mounet
Mon prince
Mon canari
Mon homme
Mon Roméo
Mon Apollon
Ma guimauve
Mon grand loup des steppes...
D'où tu viens ? D'où vient ce vent qui nous porte, nous terrasse et nous
emporte ?

Ma marmotte
Mon choubiglou
Mon baby love
Mon sucre d'orge
Mon cher et tendre
Mon p'tit trognon d'amour
Mon cœur
Mon roudoudou
Ma puce
Mon ange
Mon trésor
Mon gros
Mon papillon
Ma perle rare
Mon minou
Mon lutin
Mon doudou

Mon tout à moi tout doux. Comment ça tu ne sais pas ? C'est t'y possible
de me laisser sans ...

Mamour
Chérichou
Ptit cœur d'amour
Choupinou
Choupinet
Mon amoureux
Namour
Mon petit zhomme
Ma crevette
Mon hibou
Mon étincelle
Mon beau des îles
Bibiche

Un effort bon sang ! Tu dois bien avoir une idée une préférence un
sentiment une rêverie une lunerie une lubie...

Chatounet
Bichon

Kiki

Mon preux chevalier

Coquinou

Mon bel étalon

Mon petit chat des îles

Ma sucrée

Mon sauveur

Mon doux

Mon bien aimé

Mon cornet à piston... ziiiiip !

Allez quoi aide-moi, affirme-toi, dis-le moi ce que tu voudrais pour toi...
pour nous.

Mon schtroumft

Mon chounet

Ma grenouille

Ma tendresse

Loulou

Mon Valentin

Mon Jules

Ma caille

Mon coussinet

Ma moitié

Mon petit loup

Mon minet

Mon matador

Mon mignon

Mon adoré

Mon ours

Mon ourson

Mon liseron

Ma belette

Mon lapin bleu

Ma prunelle

Mon œil que tu t'en fous ! C'est pas drôle. Ça t'amuse ? Ça me fiche le
cafard...

Mon caneton

Mon poussin

Poussineau

Mon souriceau

Mon rominet

Mon oïzo exotique

Mon poussinet

Mon ptit bout

Mon ptit lion

Mon craquelin

Mon poulet

Mon dauphin

Mon papounet
 Mon choux à la crème
 Mon sushi
 Mon tigre
 Mon gorille
 Mon diam's
 Mon précieux
 My love
 Mon poupinet
 Mon pain d'épice
 Mon rossignol
 Bibou
 Bébou
 Boubou
 Mon biquet
 Bébénou
 Mon filou...
 Tu l'as mis oùz ma bagouze mon filou ?
 Mon caramel mou
 Mon pingouin
 Mon roi
 Mon Julot
 Mon toutounet
 Je me sens seule

PASCALE THOMAS

MICHEL TURIEL

VÉNUS TANCÉE

Vénus, *Une conque à l'oreille*, -Oui Vénus, oui, je vous écoute.... Allô... de l'Olympe ?

Oui, qui me parle ?.... Océane ? T'es sur l'Olympe ?

Océan, -Non ! OCEAN, ton grand-père !

Vénus, *Écartant une mèche de cheveux*, - Océan ! Ça va, Papy ?

Qu'est-ce que tu as, à rouméguer comme ça ? Quoi, pas content du tout ?... Ça y est, le jour de la Saint Valentin tu vas toi aussi me reprocher mes amants... . Quoi ? des bouteilles à la mer ?

Océan, - Des bouteilles en plastiques, oui, des monceaux de bouteilles, qui étouffent la mer. Elle est à l'agonie. Une monstruosité dont tu te rends complice.

Vénus, -Kouige, Moi, complice de l'agonie de la mer ? Ça va pas, Papy !

Océan. - Oui, complice d'un monstrueux " modèle industriel extractiviste surcarbonné et ultra-capitaliste basé sur le pillage des ressources ainsi que des chaînes d'approvisionnement logistique qui impliquent le transport par camion ou par bateau sur des milliers de kilomètres"*...

Vénus. - Moi, je suis complice ce truc ?

Océan. - Oui, toi : qu'est-ce que je vois sur l'eau en bouteilles Courmayeur , hein ? qu'est-ce que je vois? Vénus qui fait sa belle, tranquille, cheveux au vent avec son air de Sainte N'y-touche.

Vénus. - Mais, grand-père, je ne fais que prêter mon image...

Océan. - Vendre, tu veux dire.

Vénus. - Mais elle est très bonne cette eau des Alpes, pour la constipation en particulier et...

Océan. - Petite gourde ; tu es bien une blonde, toi ! "600 milliards de bouteilles chaque année, représentant 25 millions de tonnes de plastiques qui polluent l'air, la terre, les rivières et les océans" * ça ne te dit rien ça!

Vénus. - Tu sais, Papy, il ne faut pas croire tout ce qu'on dit, tout ceci est certainement exagéré.

Océan. - Pas du tout, hélas, ignorante. Depuis que tu t'acoquines avec les mortels ça ne va plus du tout. Eole, Neptune, et Jupiter (le vrai, pas la marionnette...) , pour ne citer qu'eux, sont furieux et envoient avertissement sur avertissement.

Vénus. - Tu veux dire les typhons, les inondations ?

Vénus. - Oui, entre autres. Tu commences à comprendre . Tu ne serais pas née si la mer avait été aussi polluée, à l'époque, ou alors, on peut se demander à quoi tu aurais bien pu ressembler, et si Botticelli aurait songé à te peindre !

Vénus, (*piangendo*) - Mais qu'est-ce que je peux faire, moi, je ne suis pas compétente, moi. Je suis la déesse de l'amour, et accessoirement de la reproduction, pas de l'écologie.

Océan. - Bon, commence par ne plus servir la propagande des saccageurs de la planète, si non le bruit se répand pour toi d' un affreux châtiment.

Vénus. - Un affreux châtiment ?

Océan. - Les vents pourraient à nouveau souffler sur la coque qui te porte et te pousser vers d'autres rivages.

Vénus. - Oh ! Dieux ! aux Enfers ?

Océan. - Non, pire, ... en Afghanistan !

**** On aura remarqué qu'Océan affûte son argumentaire grâce à l'excellente revue REPORTERRE.***

MICHEL TURIEL

Le quatrième Buffet Poétique, également musical, a réuni une trentaine de poètes et une harpiste, sur le thème de L'AMOUR, en ce jour de la Saint-Valentin. À la harpe, Héloïse Dautry a interprété les œuvres suivantes :

- Fantaisie en do mineur de Louis Spohr
- Chanson dans la nuit de Carlos Salzedo
- Impromptu-Caprice Opus 9 Ter de Gabriel Pierné
- Les adieux à son pays natal de John Thomas

Parmi les poèmes lus, reproduisons celui d'Eugène Guillevic, qui dit l'éternité possible de l'amour entre deux êtres :

Ce n'est pas vrai que tout amour décline
Ce n'est pas vrai que tout amour décline,
Ce n'est pas vrai qu'il nous donne au malheur,
Ce n'est pas vrai qu'il nous mène au regret,
Quand nous voyons à deux la rue vers l'avenir.
Ce n'est pas vrai que tout amour dérive,
Quand les forces qui montent ont besoin de nos forces.
Ce n'est pas vrai que tout amour pourrit,
Quand nous mettons à deux notre force à l'attaque.
Ce n'est pas vrai que tout amour s'effrite,
Quand le grand combat va donner la victoire,
Ce n'est pas vrai du tout ce qu'on dit de l'amour,
Quand la même colère a pris les deux qui s'aiment,
Quand ils font de leurs jours avec les jours de tous
Un amour et sa joie.

Les dernières parutions d'Encres Vives étaient en exposition, et une quarantaine de recueils ont été distribués à cette occasion. Il a été décidé d'organiser le prochain Buffet Poétique le 9 mai, sur le thème REGAIN.

N° 4 / février 2025